

MYTHES DES ORIGINES ET HYPOTHÈSE LINGUISTIQUE CHEZ SÁNDOR KŐRÖSI CSOMA

PÉTER ZIRKULI

Université de Bordeaux, Bordeaux,
France

1

L'époque où vécut ce linguiste-voyageur, devenu, un peu malgré lui, l'un des fondateurs des études tibétaines, est celle de la Sainte-Alliance, des « traités de 1815 » qui – pour citer la dernière Histoire de l'Europe – « symbolisent la réaction autoritaire des rois qui veulent enfermer les peuples ». ¹ Il est donc inévitable que « l'Europe romantique » soit en même temps celle de « l'éveil des peuples » où se conjuguent libéralisme et élan national. ² Dans la banlieue de cette Europe romantique, en Transylvanie, deux hommes issus du peuple sicule, c'est à dire pauvres, mais libres, sont tous deux en relation avec le même cercle d'intellectuels et de savants du centre de la région, Kolozsvár (Cluj en roumain, Klausenburg en allemand). L'un, le notaire, y resta plus longtemps que l'autre, le linguiste et éternel étudiant, qui n'y fit qu'un bref séjour. Ils se préparent à voyager – avant de mourir dans la même année, en 1842. Voyages bien réels, laïques même, sans aucune quête mystique de l'identité nationale et ses assises mythologiques, mais initiatiques tout de même, en mesure de se constituer en allégories par leurs directions pour ce peuple coincé entre l'Ouest et l'Est, dont les sicules furent les gardes frontière depuis des siècles dans leurs lisières montagneuses, « à la porte de l'Orient ».

C'est le linguiste qui part le premier. Après des études suivies à Nagyenyed (en roumain: Aiud), à l'université de Göttingen, après un séjour à Kolozsvár, puis dans le Banat et en Croatie pour apprendre les langues slaves, Sándor Kőrösi Csoma (ou Alexandre Csoma de Kőrös) prend la route le 23 novembre 1819. Il a trente cinq ans et, auparavant, tout n'était pour lui que préparation à ce long voyage qui l'amènera en Asie, à la recherche de l'ancien pays de ses ancêtres et les traces de leur langue – comme à la recherche d'une ombre perdue. « Ce n'était pas une résolution que je prenais de moi-même » – aurait-il pu dire avec la héros d'une autre *Etrange Histoire*, relatée par un autre voyageur autour du monde en 1815–1818, Chamisso. – « Je n'ai fait (...) dans mon zèle silencieux, austère, infatigable qu'essayer de donner une image fidèle de ce qui apparut (...) à mon esprit, en pleine lumière et perfection, dans sa forme première, et, si je fus satisfait de moi-

même, ce n'a été que dans la mesure où les images que je traçais ressemblaient à la vision première. »³

Kőrösi Csoma a déjà trouvé ce qu'il n'avait pas cherché, les études tibétaines, quand son compatriote, le notaire, Sándor Bölöni Farkas part à son tour en voyage, en 1830, également à l'âge de trente cinq ans. D'abord en Europe Occidentale comme, avant lui, nombre d'intellectuels transylvains, puis en Amérique. « Ce fut la plus belle période de ma vie » – écrit-il dans l'introduction de son ouvrage, publié à Kolozsvár en 1834, où « le Tocqueville hongrois » donne la présentation minutieuse « des aspects de la vie civile et sociale (...) qui, au moins en hongrois, ne sont pas encore connus », mais qui « étaient développés à la perfection » en Amérique. Le ton est donné dès le départ, au moment où le voyageur traverse la frontière française et se tourne vers Paris, capitale du XIX^{ème} siècle vers laquelle tout habitant d'une « Habsbourgie » figée⁴ doit tourner « ses yeux vigilants » s'il veut suivre les conseils de Batsányi, poète hongrois des Lumières, sévèrement puni par la cour de Vienne justement à cause de tels conseils de révolte.⁵ Dans la France turbulente de l'année 1830, le voyageur-écrivain entend des propos qui avant de franchir le fleuve à Strasbourg étaient pour lui « des marchandises interdites ». Ici, « les relations entre les supérieurs et les subalternes sont complètement dépourvues de l'orgueil de celui qui donne des ordres et de l'humilité de celui qui les accepte » – fait son premier bilan le voyageur parti à la découverte de la démocratie, du futur tangible dans sa forme déjà présente ailleurs, comme point de repère pour tout modelage moderne de sa propre communauté dans cette Europe romantique de « l'éveil » des peuples et des nations.⁶

2

Dans le contexte de cet « éveil », deux doctrines de la nation se profilent: la doctrine française que certains appellent « classique » et la doctrine allemande ou « romantique ». En opposition avec la première qui « fait de la nation un phénomène conscient et volontaire » et préconise que les habitants d'une région, « quelles que soient leur langue, leur religion », « doivent être maîtres de leur appartenance nationale qui s'exprime par un vote », la doctrine allemande ou « romantique » estime que « sont membres d'une nation, qu'ils veuillent ou non, ceux qui ont pour langue maternelle la langue commune, les mêmes traditions populaires ». ⁷ À la définition citée (d'après un dictionnaire thématique), il convient d'ajouter, pour lui enlever toute connotation axiologique ou morale, qu'aucune de ces deux doctrines n'est à l'abri d'interprétations totalitaires. La première, dans sa version jacobine en tant que préfiguration du modèle bolchevique, la seconde, par son passéisme créateur de mythes racistes, par ce qui relève de l'inconscient dans les traditions déterminantes, réelles ou inventées.

De ces deux doctrines, c'est Raymond Aron qui, en examinant la *Diversité des nationalismes*, esquisse l'approche la plus lucide: chez les allemands, « on a hypostasié le peuple et son essence unique, non seulement à cause de traditions philosophiques mais par réaction contre la multiplicité des États allemands. Le peuple devait avoir par lui-même une âme singulière, même s'il ne s'était pas donné un État. »⁸ En France, « la plus nationale des nations d'Europe », écrit Aron, si « le type idéal d'un État national est celui d'une unité politique, dont les citoyens appartiennent tous à une même culture et manifestent la volonté de vivre en une communauté autonome », on « discerne des minorités dont la langue (basque, celte) et la culture ne sont pas les mêmes que celles de la majorité », et « l'homogénéité de culture est le résultat de l'histoire, c'est à dire souvent de conquêtes ».⁹

Par ailleurs, si l'Europe centrale et multinationale est en général considérée comme terrain privilégié pour une conception ethniste de la nation, le juriste Yves Plasseraud parle d'une « doctrine originale » créée sur la base de concepts mêlés d'origine allemande et française, que l'on pourrait qualifier de « nation ethnique de volonté ».¹⁰ (Il suggère ensuite d'interpréter dans cette perspective le projet de « Déclaraiton hongroise de l'homme et du citoyen » élaboré en 1793.)

L'intérêt porté à la langue, fin XVIIIème, début XIXème siècle et plus tard, est signe non seulement d'une conception ethniste selon laquelle – et en citant Jakob Grimm – la langue est le témoignage le plus vivant sur les peuples (« ein lebendigeres Zeugnis über die Völker als Knochen, Waffen und Gräber »). Mais c'est simultanément une préoccupation pratique, et même utilitaire. Tourné vers la modernisation à travers la réforme de la langue, il se propose de fournir aux changements les règles gravées dans l'histoire de la parole pour qu'ils soient des changements assimilés. Tout débat linguistique deviendra donc idéologique, et Kőrösi Csoma sera, à titre posthume, l'acteur d'une pièce historique où il sera considéré de deux manières différentes (en schématisant les divergences et, du point de vue adopté pour ces considérations, en faisant abstraction d'autres aspects de son oeuvre, de son apport décisif aux études tibétaines). Soit comme héros mythique de l'âme hongroise la plus profonde parce qu'il partit chercher en Asie et dans la nuit des temps l'inexprimable: héritage obscur, passé refoulé, parenté peut-être oubliée, mais conservée dans l'inconscient des traditions. Néanmoins, ce personnage de légende est critiqué par Ármin Vámbéry qui, faute d'avoir raison, eut de l'imagination et qui prôna la parenté turque lors de la « guerre » linguistique « turco-ougrienne » des « fantaisistes » et des « réalistes » dans la seconde moitié du siècle dernier. Ce turcologue qui par ses recherches et voyages tenta, lui aussi, dans les années 1860, de retrouver le pays d'origine des Hongrois, parle d'opinions philologiques « irréflechies » dont le « pauvre Kőrösi » a été la victime.¹¹ Soit comme voyageur romantique qui fut considéré comme un linguiste « très compétent », certes, mais relegué, notamment et récemment dans la *Bio-*

graphie de la langue hongroise du professeur Bárczi,¹² parmi ceux qui suivaient des mirages, les déviationnistes de la voie royale de la linguistique comparée et finno-ougrienne.

Or, Kőrösi Csoma, quand il prend la route, ne suit ni mirages, ni bornes, ni dogmes. Et il n'a pas de thèse. Juste une hypothèse dont il a hérité et qu'il veut vérifier.

3

Selon cette hypothèse, très connue à l'époque et – comme le souligne Gyula Németh en analysant « le but de Kőrösi Csoma » – soutenue par les meilleurs spécialistes, les Ouïgours sont les ancêtres des hongrois. Certains ont cru voir des relations entre cette tribu turque de Turkestan et les Tibétains. Par conséquent, le but du voyage de Csoma et de ses recherches est d'aller dans le pays des Ouïgours, « pour retrouver les parents des hongrois ». N'ayant pas eu accès, à cause des circonstances, au Turkestan Oriental, et ayant eu la possibilité de mener des recherches tibétaines, Csoma se consacre à ce domaine – résume Németh ses conclusions,¹³ basées sur l'étude du biographe et éditeur de Csoma, Tivadar Duka.¹⁴

Kőrösi Csoma en fournit lui-même la preuve dans la longue lettre sur son voyage et son projet de recherche qu'il adresse au capitaine et chargé de mission britannique Kennedy.¹⁵ Peu avant, son protecteur, William Moorcroft, tint à souligner dans une lettre de recommandation que le linguiste venu de Transylvanie mérite tout soutien non seulement pour des raisons chères au gouvernement britannique, mais aussi à cause de « son enthousiasme » qui le guide dans la réalisation de son projet: éclairer « certains aspects obscurs de l'histoire de l'Asie et de l'Europe ».¹⁶

L'origine des hongrois en était un. A la fin du XVIIIème, les travaux de Sajnovics (1770) et de Gyarmathi (1799) ont, une fois pour toutes, mis en évidence l'appartenance de la langue hongroise à la famille finno-ougrienne. Cela n'a pas résolu pour autant les interrogations sur les origines ethniques des Hongrois, d'une part, et, d'autre part, conformément à la logique de toute découverte scientifique, n'a pas écarté définitivement les autres hypothèses anciennes ou plus récentes. Parmi ces dernières, Kőrösi Csoma a suivi, outre les enseignements de l'orientaliste Eichorn,¹⁷ les indications de son autre professeur de Göttingen, l'anthropologue Blumenbach. D'après lui, les hongrois seraient les descendants des ouïgours, souvent mentionnés dans les annales chinois.¹⁸ Avant lui, un ouvrage français (De-guignes: *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux*, 1756; traduction allemande en 1768), connu en Hongrie (v. Székér, Joákim: *Magyarok eredete*, 1791) – dont les hypothèses coïncident avec celles de l'allemand Fischer, publiées la même année (*De origine Ungrorum*, 1756), repri-

ses par les hongrois György Pray (*Dissertationes...*, 1775) et Ézsaiás Budai (*Magyar ország históriája...*, I–III, 1805–1812), – croit découvrir des liens entre les Hongrois et les Ouïgours.¹⁹

Kőrösi Csoma, selon toute vraisemblance, a déjà pris connaissance de ces opinions au collège de Nagyenyed,²⁰ où professeurs et étudiants débattaient régulièrement les problèmes de l'origine des Hongrois.²¹ Là, l'historien Sámuel Hegedüs professa la parenté-identité des Huns et des Hongrois, mais sans prendre les Sicules, cette « tribu » à part du peuple hongrois, pour des Huns d'Attila.²² Néanmoins, dans sa lettre citée, Kőrösi Csoma se dit « issu du peuple sicule qui appartient à la partie de la nation hongroise laquelle partie s'est établie au quatrième siècle du christianisme » en Transylvanie.²³ Ses propos, faisant allusion à une tradition orale des Sicules, sa communauté plus restreinte, témoignent de la motivation personnelle de ses recherches, nourries d'une hypothèse aucunement originale, certainement erronée, néanmoins digne de toute attention.

4

Chercheur suivant, pour un *oui* ou pour un *non*, une hypothèse devenue vitale, intériorisée, Kőrösi Csoma n'a pas trouvé sa réponse. D'où le regard méfiant de beaucoup de spécialistes du domaine finno-ougrien. D'où l'occasion de tant de rêveries identitaires, parfois inventées de toutes pièces, qui le revendiquent – ou le critiquent car, malgré tout, il n'a pas apporté les preuves si attendues. Ce qui, justement, prouve le bienfondé de sa démarche.

Le linguiste Miklós Zsirai (en 1943, moment où les hypothèses les plus fantaisistes sur l'origine des Hongrois et du hongrois étaient, pour d'autres raisons, à la mode) a donné une liste non exhaustive des langues avec lesquelles le hongrois avait été comparé et mis en relation. Parmi les cinquante-six langues énumérées, il cite, évidemment, la langue sanskrite.²⁴ Idée qui a hanté l'esprit de Csoma. Mais les souvenirs de l'un de ses confrères anglais, Torrens, confirment qu'il a tenu cette hypothèse pour « de la spéculation pure ». Hypothèse qu'il voulait vérifier, éventuellement prouver, mais dont il ne voulait parler en aucun cas avant d'aboutir à un résultat. Quand son collègue anglais voulut faire état dans une note de l'une de ses communications de ce que Kőrösi Csoma avait dit quand ils partageaient des divagations savantes sur ce sejut qui, tout comme les problèmes du bouddhisme, les préoccupaient longuement, la réponse de Csoma a été brève: « je ne m'en souviens plus ». ²⁵ Et son petit recueil de mots lié à ces « spéculations », comme l'éditeur-biographe le met en évidence dans une note liminaire, n'était nullement destiné à la publication, du moins sous cette forme.²⁶

Nombreux sont les exemples qui, dans ce sens, pourraient être cités, y compris un paragraphe de sa lettre de 1825, compte rendu où il fait état d'une approche

contrastive du hongrois et de quelques langues orientales, soulignant que sa « langue maternelle » n'est pas « inférieure » aux autres (notamment au sanskrit et à l'arabe).²⁷ Cette constatation correspond à ce qui a été dit – d'une manière à la fois modeste et ambitieuse, concernant la nation en tant que communauté de langue donnée et projet à réaliser – par Széchenyi, l'une des figures de proue, en Hongrie, de cette époque « des réformes », romantique et nationale, et qui montre l'aspect émancipateur de tout un mouvement, dont fait partie le travail de Kőrösi Csoma.

Ce travail ne serait effectivement qu'un épisode dans l'élaboration des mythes politiques aux références linguistiques, s'il n'était situé à l'intérieur d'une logique de la découverte scientifique dans la mesure où les hypothèses héritées et non-vérfiées étaient censées être soumises à un examen. Or, dans la construction des mythologies nationales, c'est l'inverse qui est pratiqué. L'époque du romantisme est, sans aucun doute, générateur de tels mythes. Ils ont, dans leur premier contexte, des fonctions multiples, parfois similaires, et ils sont présents dans tous les pays d'Europe. C'est de leurs emplois politiques ultérieurs que dépendra, dans les pays concernés et dans chacun selon ses propres particularités, le sort de la modernité naissante avec le romantisme. Parmi les particularités de ces emplois politiques en Hongrie, à partir de l'écrasement de la révolution de 1848/49, une tension de plus en plus exacerbée entre un statut autoritaire de mythes à connotation politique et leur examen se fait remarquer. Ce qui explique les divergences mentionnées et les débats psychodramatiques, voire même pathologiques notamment autour des questions d'identité, des problèmes des origines. Depuis, de tels débats se succèdent, avec une intensité variable en fonction du moment historique. Leurs échos retentissent dans l'article du poète symboliste Ady consacré à Csoma et ses semblables, dont le poète lui-même pense faire partie: voyageurs impatients, munis d'expériences vouées à l'attente de leur intégration dans un pays où, pur l'instant, écrit-il au début du siècle, c'est le commencement qui est juste commencé, et ceux qui ne sauront pas attendre que leur place encore inexistante soit, enfin, préparée, ne connaîtront que « le sort des Kőrösi Csoma ».²⁸

La référence emblématique de l'article cité, Kőrösi Csoma, n'a fait qu'une hypothèse scientifique, un projet de travail, et a créé, finalement, un mode de vie de la tradition qui lui a été léguée par ses études et ses lectures et par ce qu'on appelle « mémoire ethnique ».²⁹ Ses contemporains voient dans cette entreprise – selon la formule du romancier-politologue Zsigmond Kemény (en 1842) – « un impératif du moment » qui a préféré que les hongrois « recherchent leur orgueil » non pas « sur le terrain de la vie pratique ou dans les chroniques », mais « chez les ancêtres asiatiques dont ils ne savaient rien ».³⁰ Dans ce sens, le discours d'un autre romancier et fondateur de la pensée libérale en Hongrie, József Eötvös est d'autant plus probant qu'il témoigne de la mutation qui s'opère à l'époque des réformes, tournée plutôt vers le futur, vers ce qui est à réaliser. Le discours de József Eötvös, hommage de l'Académie des Sciences à son membre correspon-

dant, Csoma, fait le bilan de l'activité du linguiste, et conclut: « l'origine de notre peuple est à jamais voilée devant nous », « le passé, triste, sans lumière, s'étend derrière nous ». Ce qui prouve que les Hongrois sont avant et non après l'heure de « gloire ». Il faut donc qu'ils se tournent « d'un enthousiasme redoublé, vers l'avenir »,³¹ poursuit Eötvös, évoquant ainsi l'autre dimension utopique de « l'éveil » des nations.

Au-delà de son aspect national, qui fut ressenti comme une dette envers sa communauté, le projet de travail de Kőrösi Csoma visant l'éclaircissement des origines est, d'une façon programmatique, universaliste dans la mesure où il considère que les connaissances concernant les origines asiatiques des Hongrois peuvent mettre en lumière les bouleversements historiques universels dûs aux migrations des peuples. « C'est dans le plus haut intérêt de l'humanité », a écrit à ce sujet son ancien professeur de Nagyenyed.³² Et c'est ainsi qu'il en parle dans sa lettre, son compte rendu déjà cité, où il ajoute que c'est une sorte d'archéologie des connaissances qui l'attire; il aimerait « communiquer avec toutes les nations renommées », s'identifier avec « toutes les époques ».³³ Élément démesuré d'un programme qui le pousse à retrouver d'autres origines, en dehors de la « sainteté des générations passées » (B. Constant) et plutôt dans un mode de vie, mélange de bouddhisme et d'archaïsme sicule, qui se détache de la notion de « l'avant » pour se rapprocher d'un temps « non daté ».

Ce temps non daté, écrit Raoul Girardet en étudiant les *Mythes et mythologies politiques*, est « non mesurable, non comptabilisable, dont on sait seulement qu'il se situe au début de l'aventure humaine et qu'il fut celui de l'innocence et du bonheur ».³⁴ De son hypothèse, Kőrösi Csoma a fait aussi à titre individuel, donc plutôt littéraire, un mode de vie et une personne. Son propre personnage, inspirant de nombreuses oeuvres, romans et poèmes, s'intégrant à un mythe des origines pures, simples et universelles. Et prouvant, s'il en était besoin, que de tels mythes trouvent leur places dans l'univers sans bornes de l'individu solitaire, de la littérature, mais ils sont toujours douteux, souvent désastreux dans celui de la politique, domaine des bornes et autres entraves utiles et indispensables.

Notes

1. Jean Carpentier-François Lebrun (dir.): *Histoire de l'Europe*. Seuil-Points, 1992. 315.
2. Ibid., 317.
3. Adalbert von Chamisso: *La Merveilleuse Histoire de Peter Schlemihl*. Trad. de René Riegel. Aubier, 1948. 225.
4. « Le géographe Jacques Ancel présente (...) une conception plus restreinte de l'Europe Centrale. Elle coïncide avec l'Europe danubienne, terme 'géographique' pour nommer un ensemble géopolitique qu'il nomme 'Habsbourgie'. Michel Foucher: « L'Europe centrale. Actualité d'une représentation à géométrie variable. » *Le Débat*, 1991 janvier-février (nr. 63). 41.

5. Batsányi, János: « Sur les changements survenus en France. » (« Ouvrez plutôt les yeux: vous verrez apparaître / Le destin que pour vous on écrit à Paris ». Trad. Guillevic et Jean Rousselot.) In: Ladislav Gara (éd.): *Anthologie de la poésie hongroise*. Seuil, 1962. 106.
6. Bölöni Farkas, Sándor: *Utazás Északamerikában*. Officina, 1943. 25. et 28.
7. Denis Brand-Maurice Durousset: *Dictionnaire thématique. Histoire-Géographie*. Sirey, 1989. 309–311.
8. Raymond Aron: *Dimensions de la conscience historique*. Plon, Agora, 1985. (1. éd.: 1961.) 205.
9. *Ibid.*, 216., 153–154.
10. Yves Plasseraud: *Les nouvelles démocraties d'Europe centrale*. Montchrestien, 1991. 49.
11. Vámbéry, Ármin: « Lettre à Ralston. » *Vasárnapi Újság*, 1882. nr. 24. Cité par Duka, Tivadar: *Kőrösi Csoma Sándor dolgozatai*. Magyar Tudományos Akadémia, 1885. 149–150.
12. Bárczi, Géza: *A magyar nyelv életrajza*. Gondolat, 1996. 361.
13. Németh, Gyula: *Kőrösi Csoma Sándor célja*. Magyar Tudományos Akadémia, 1935. 3.
14. Duka, Tivadar: *Kőrösi Csoma Sándor dolgozatai*. Magyar Tudományos Akadémia, 1885. 34.
15. *Ibid.*, 23–30.
16. *Ibid.*, 32–33.
17. *Ibid.*, 7–8. Németh, Gyula: *Kőrösi Csoma Sándor lelki alkata és fejlődése*. Az Erdélyi Múzeum-Egyesület kiadása, 1943. 8. cf. Musnai, László: *Kőrösi Csoma Sándor*. Bethlen Nyomda, 1942. 13. (Ce dernier met l'accent sur l'influence de Hegedüs, professeur de Csoma à Nagyenyed.)
18. Németh, Gyula: *Kőrösi Csoma Sándor célja, op. cit.*, 4.
19. *Ibid.*, 7–9.
20. *Ibid.*, 9. cf. Németh, Gyula: *Kőrösi Csoma Sándor lelki alkata és fejlődése*. Az Erdélyi Múzeum-Egyesület kiadása, 1943. 7.
21. Musnai, László: *op. cit.*, 14–15.
22. Hegedüs, Sámuel: « Egy hazafi szó és egy baráti könyv (sic!) Kőrösi Csoma Sándor sírja fölött. » In: Terjék, József (éd.): *Emlékek Kőrösi Csoma Sándorról*. Kőrösi Csoma Társaság/Magyar Tudományos Akadémia Könyvtára, 1984. 177–184.
23. Duka, Tivadar: *op. cit.*, 23.
24. Zsirai, Miklós: « Östörténeti csodabogarak. » In: Ligeti, Lajos (éd.): *A magyarság östörténete*. Magyarságtudományi Intézet/Franklin, 1943. 269.
25. Duka, Tivadar: *op. cit.*, 146. (cf. Németh, Gyula: *Kőrösi Csoma Sándor lelki alkata és fejlődése, op. cit.*, 12–13.)
26. Duka, Tivadar: *op. cit.*, 412–420.
27. « Kőrösi Csoma Sándor levele C. P. Kennedyhez. » In: Terjék, József: *op. cit.*, 71.
28. Ady, Endre: « Jelkyek és Csomaiak. » *Nyugat*, 16.11.1911. In: Ady, Endre *Publicisztikai írásai*. (Éd. Vezér, Erzsébet.) Szépirodalmi, 1987. 789–791.
29. Jacques Le Goff: *Histoire et mémoire*. Gallimard/Folio, 1988. 111–115.
30. Kemény, Zsigmond: « Necrolog. » In: Terjék, József: *op. cit.*, 189–190.
31. Eötvös, József: « Emlékbeszéd Kőrösi Csoma Sándor levelezőtag felett. » In: Terjék, József: *op. cit.*, 191–204.
32. Hegedüs, Sámuel: *op. cit.*, 183.
33. « Kőrösi Csoma Sándor levele C. P. Kennedyhez. » In: Terjék, József: *op. cit.*, 71.
34. Raoul Girardet: *Mythes et mythologies politiques*. Seuil/Points, 1990. 101.